

Jean Forton
La vraie vie est ailleurs

le dilettante



DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

La Cendre aux yeux, 2009.

Les Sables mouvants, 1997.

L'Enfant roi, 1995.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Sainte famille, Finitude, 2009.

Jours de chaleur, Finitude, 2003.

Pour passer le temps, Finitude, 2002.

Les Sables mouvants, Gallimard, 1966.

L'Épingle du jeu, Gallimard, 1960 ; « *L'Imaginaire* », 2001.

Le Grand Mal, Gallimard, 1959.

Cantemerle, Gallimard, 1957.

La Cendre aux yeux, Gallimard, 1957.

L'Oncle Léon, Gallimard, 1956.

L'Herbe haute, Gallimard, 1955.

La Fuite, Gallimard, 1954.

Le Terrain vague, Pierre Seghers, 1951.

SUR L'AUTEUR

Jean Forton, un écrivain dans la ville, Le Festin, 2000.

Jean Forton

La vraie vie est ailleurs

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture: photo de l'auteur (D.R.)

© le dilettante, 2012

ISBN 978-2-84263-740-8

*Pour Didier
cette lettre de Tombouctou.*

C'est à la piscine municipale que je suis devenu l'ami de Juredieu, un après-midi de novembre. Sous la haute verrière, amplifiés par l'écho, les plus légers cris devenaient hurlements, les moindres chocs, explosions. Ahuri par tant de vacarme, je m'étais réfugié au sommet du grand plongeur. Jambes dans le vide, mains agrippées au rebord de ciment, depuis près d'un quart d'heure j'étais assis là, l'esprit occupé à tisser d'aimables niaiseries : cette piscine n'était point la piscine municipale, mais le bassin olympique. La finale du cent mètres se préparait. On me donnait favori. J'allais gagner. Je venais d'avoir dix-huit ans, j'étais grand, athlétique, large d'épaules et de crinière sombre, et de tous côtés me cernaient les caméras de la télévision. En son for intérieur le gamin de quinze ans que j'étais alors se purléçait de ces préparatifs. Un instant je fermai les yeux, et les copains hurleurs, tout autour, devinrent l'immense foule s'apprêtant à acclamer mon exploit. Cependant j'avais beau savoir ma victoire inéluctable, j'ignorais encore de quelle façon j'allais l'obtenir. J'hésitais, et cette hésitation était en soi-même délicieuse. Ridiculiser mes adversaires, les dominer sans appel ! Voilà qui me tentait. J'en avais une petite fièvre, un pinçon au

cœur. Décidément le jeu prenait tournure, un jeu bien agréable. Écraser mes rivaux : être le seul, l'unique, l'énorme étoile concentrant sur elle ces millions de regards épars de par le monde.

J'aurais goûté sans mélange ce fabuleux dénouement si quelque scrupule ne m'avait pris. Une victoire trop facile laisse toujours un doute, un malaise, on parle de phénomène, et les phénomènes étonnent plus qu'ils ne touchent, il leur manquera toujours cette fragilité émouvante qui, dominée, emporte le cœur des foules. Et j'avais besoin d'être aimé. Je souhaitais d'être admiré, mais je voulais plus encore être aimé.

Je rouvris les yeux. Cinq mètres plus bas, sous l'éclat des projecteurs, l'eau couleur de turquoise berçait les mouvantes lignes parallèles qui délimitaient les couloirs de nage. Un léger vertige m'envahit. Et brusquement je me décidai : c'était dans la douleur que j'allais vaincre, à l'arraché. Jusqu'au dernier instant le cœur de ceux qui espéraient en moi battait d'angoisse, jusqu'à cet ultime sursaut qui m'assurerait le triomphe. En moi-même je souris. Divaguer, voilà qui était fameusement bon, se conter des histoires... Cela aidait à vivre. Cela seul aidait à vivre. Certes j'aurais pu, au lieu de demeurer à l'écart, m'amuser avec les copains. Mais en vérité je redoutais un peu les autres. *Les autres*, ce ramassis de braillards qui ne pensaient qu'à vous faire des farces méchantes. Et puis j'étais assez méprisant en ce temps, un peu vaniteux. Les garçons de mon âge m'apparaissaient stupides, leurs conversations m'ennuyaient. Tous, me semblait-il, n'avaient d'autre ambition que de se refléter les uns les autres, inlassablement. Leurs propos

tournaient en rond, ce qu'ils disaient je l'avais entendu mille fois, ils ne m'apportaient rien.

Je m'apprêtais à redescendre lorsque apparut Juredieu. Je n'aimais pas Juredieu. L'enfant honteux que j'étais alors détestait d'instinct cette espèce d'archange. Sa musculature déliée suscitait mon dépit, ses triomphes scolaires m'humiliaient. Nous étions du même âge et de taille à peu près semblable, mais alors qu'en moi tout évoquait l'enfance, à ma grande honte, mes côtes saillantes et mes jambes fluettes, lui-même avait déjà l'apparence d'un homme, il se rasait, portait un soupçon de moustache et avançait dans la vie avec cette assurance de qui a fait définitivement sa mue. À la fois puissant et souple, on le devinait habile à tous les exercices du corps. Son visage allongé était beau : joues creuses, yeux gris comme embués, cils trop longs. On aurait aimé que tant de charme fût tempéré par un peu de sottise, cela nous eût soulagés, nous autres les médiocres. Hélas Juredieu nous refusait cette ultime consolation, dominant les meilleurs sans effort apparent. Ses moqueries étaient redoutables, et son rire plein de santé.

– Hé, Lajus! me dit-il. Qu'est-ce que tu fais là, vieux!

– Ça te regarde?

– Pas chiche en tout cas de sauter, pauvre cloche.

Pour me marquer son mépris il haussa les épaules, puis il s'avança jusqu'au bord du plongeoir. Talons joints, bras levés, un instant il demeura immobile, tendu, le ventre creusé, le dos arrondi. Je ne pus m'empêcher de l'admirer, en même temps que j'étais rongé de dépit. Tant de sûreté de soi, de maîtrise. Il se pencha plus avant, mais au moment de sauter d'un mouvement brusque il se rejeta

en arrière, m'agrippa par les chevilles et me précipita dans le vide.

Une seconde je formulai la pensée que j'allais mourir, cependant que cette pensée ne m'affectait absolument pas. Je percutai l'eau dans un grand désordre de bras et de jambes, entraînant dans ma plongée un petit de sixième qui barbotait malencontreusement dans les parages. Nous coulâmes tous deux à pic. Aveuglé, les oreilles bourdonnantes, je me débattis furieusement. Très vite je revins à la surface. Je ne me sentais même pas contrarié, plutôt amusé de cette mésaventure dont je sortais sans dommage. Amusé et content de moi.

Cependant le petit que j'avais entraîné avec moi refaisait surface à son tour.

– Salaud! me cria-t-il. Tu vas voir ça, salaud!

– Hé, quoi! Qu'est-ce que j'y peux, moi!

– Salaud! dit encore l'enfant en s'éloignant.

Je le connaissais de vue, c'était le petit Cros, un gamin chétif et noiraud que rien n'aurait désigné à l'attention s'il n'avait été le frère du grand Cros, une brute sanguinaire connue de tout le lycée pour sa férocité. L'incident me tracassait. J'étais de tempérament paisible, fuyant de mon mieux toute occasion de querelle. Sans être lâche, j'avais conscience que la nature m'avait mieux pourvu de jugement que de muscles. Entrer en conflit avec le grand Cros n'avait rien de réjouissant.

En trois brasses je fus hors de l'eau. Tout ruisselant, je gagnai une sorte de podium, à proximité du grand bain, où l'on avait aménagé un bar, à cette heure fermé. Traînaient là, inutilisées, quelques tables et des chaises métalliques. Je m'assis. L'horloge, au-dessus du plongeoir,

marquait six heures moins le quart. La nuit depuis un bon moment déjà commençait à tomber et la haute verrière ne laissait plus filtrer qu'un jour diffus, un crépuscule d'autant plus sensible que les projecteurs, tout autour du bassin, semblaient en contrepartie dispenser une lumière plus vive. Dans moins d'un quart d'heure le prof de gymnastique, Julien, sifflerait la fin de la séance et l'on pourrait rentrer chez soi. Je n'éprouvais aucune impatience, tout au plus un léger ennui. J'aimais bien ces deux heures hebdomadaires de piscine, l'odeur du chlore, le bruit du tremplin, mais je me lassais vite de tout et j'acceptais mal qu'on m'obligeât à persévérer dans un exercice que je ne goûtais plus.

J'essayai de reprendre le jeu, tâchant de ressaisir ma rêverie à l'instant même où je l'avais abandonnée. Mais je n'arrivai pas à décoller convenablement, la réalité des choses me cernait, cette chaise dont le dossier me meurtrissait les reins, ce vacarme trop juvénile pour être longtemps confondu avec la clameur d'un stade. Il y avait aussi que la trop précise notion de l'heure me gênait. Pour divaguer à votre aise, il ne faut surtout pas que le temps vous soit mesuré, il vous faut être libre, sans contrainte, sans cette menace d'un coup de sifflet qui viendra tout gâcher à l'instant le meilleur. Il y avait encore que depuis un moment j'observais le manège de Juredieu. Non loin de moi il rôdait, comme à la recherche de quelqu'un. Je n'éprouvais envers lui aucune animosité particulière, mais je redoutais ses tracasseries. Juredieu était un farceur. Passe encore ce plongeon, j'en aurais plutôt ri, mais il arrivait par exemple que Juredieu, au vestiaire, subtilisât votre pantalon, ou cachât

vos chaussures. La farce n'allait jamais très loin, on finissait toujours par retrouver son bien, mais je détestais cette sorte de plaisanterie qui provoquait en moi un sentiment proche de l'angoisse, la sensation de n'être plus que le jouet d'autrui. Au reste je n'avais pas à me plaindre plus qu'un autre de Juredieu. Juredieu n'avait pas de tête de Turc attirée, il s'employait à répartir équitablement ses agaceries, au gré de son humeur, sans se soucier d'accabler l'un plus que l'autre. Mais la prudence dictait qu'on l'évitât. Et voici qu'il semblait chercher quelque nouvelle victime.

À l'instant même il me repéra.

– Alors, vieux, remis de tes émotions ?

– C'est malin !

– Râle pas, Lajus. C'était pour ton bien.

– J'aurais pu me tuer. Si j'étais mal tombé, je pouvais me tuer.

– Pourquoi pas ?

Il saisit une chaise et s'assit à côté de moi.

– Sais-tu à quoi je pense ?

– Dis toujours.

– Derrière cette porte, il y a une échelle. C'est par là qu'on règle la pendule. Ça ne doit pas être bien difficile de bloquer le mécanisme. Imagine la tête de Julien, dans une heure, lorsqu'il s'en apercevra.

– Comme trouvaille, tu repasseras. Une heure de rabiote, merci.

Malgré moi j'étais agressif, sur la défensive. Et voici que Juredieu brusquement se mit à m'examiner avec le plus grand soin, comme s'il me voyait pour la première fois. Je me recroquevillai. Je n'aimais pas ce regard.

Juredieu pour sûr venait d'avoir une autre idée, Juredieu n'était jamais à court d'idées, et celle-ci de toute évidence me concernait.

– Au fond, dis-je, ça n'est pas tellement bête, ton truc d'arrêter la pendule.

– Crois-tu? répondit-il avec l'air décidément de songer à quelque farce plus savoureuse.

Et il y avait dans ses yeux une petite lueur que je connaissais bien, petite lueur guillerette et perverse qui vous glaçait l'âme.

Mais je n'eus pas le loisir d'approfondir mon inquiétude. Un danger beaucoup plus précis venait de surgir, brusquement, sous la froide apparence des deux frères Cros, le petit et le grand.

Le petit se tenait en retrait, noiraud et maigre, et tout en lui clamait la haine et l'excitation de la proche vengeance. Une mèche poisseuse barrait son vilain visage, il louchait un peu et il lui manquait une canine. Pauvre chose plaignante, pauvre être mal venu, mal armé. Mais il avait son frère, et en le détaillant j'éprouvai comme la montée d'un sanglot. Malgré son surnom, le grand Cros était plutôt court de taille, trapu, comme replié sur lui-même, mais de tout son corps mal proportionné, presque difforme, émanait une impression de puissance et de force. Une brute. Et ce n'était certes pas son visage qui pouvait atténuer cette mauvaise impression, un visage carré, comme aplati, d'une saisissante laideur et qui suait la méchanceté, la bêtise. Il habitait derrière l'église Saint-Paul, un quartier de voyous desquels il avait le balancement des épaules, le froid du regard. Soit mimétisme soit souci de ne point trahir les siens, on aurait dit

qu'il s'appliquait à bien marquer ses origines, exagérant son maintien agressif, cette façon d'avancer comme écartant chacun du couteau.

– Qu'est-ce qui t'a pris d'emmerder mon frère, dit-il.

– Je ne l'ai pas fait exprès. On m'a poussé.

– Sale con. Je vais t'apprendre à emmerder mon frère, moi.

– Mais puisque je te dis que je ne l'ai pas fait exprès!

Il m'attrapa par un poignet, m'attira vers lui et de toutes ses forces me gifla, sur les dents. Je sentis dans ma bouche un goût de sang. De mon poing libre j'essayai de le frapper, mais je dérapai sur le carreau humide et tombai. Aussitôt je me relevai et me précipitai sur lui, en moi la rage d'être aussi faible et maladroit se fondait avec la douleur, si j'avais pu je l'aurais tué, à tour de bras je frappais, au hasard, mais un formidable coup de poing sur le nez me jeta de nouveau à terre. Le grand Cros bondit sur moi.

– Dis que tu en as marre! Dis que tu en as marre ou je te crève!

Ses genoux m'écrasaient la poitrine. Je respirais à grand-peine et un caillot de sang me bouchait les narines.

– Va te faire voir, murmurai-je.

– Je te crève, Lajus!

Et de ses deux mains il me saisit la gorge. Il serra. Je sentis venir une nausée.

– Je te crève! Je te crève, dit le grand Cros.

– Laisse-le, fit Juredieu qui jusqu'alors n'était pas intervenu.

– Fous le camp, toi!

Je respirais avec de plus en plus de peine. Juredieu, calmement, saisit l'une des chaises métalliques par son

dossier et frappa le grand Cros à la tête. Le petit Cros hurla. Le grand Cros me lâcha et mollement glissa sur le sol. Sa joue ouverte saignait abondamment, il y porta la main puis regarda comme étonné ses doigts gluants. Maintenant on faisait cercle autour de nous. Une vingtaine de gamins se bousculaient pour mieux voir. Le petit Cros sanglotait. Je ne parvenais pas à maîtriser un tremblement de peur rétrospective.

– Que se passe-t-il? dit monsieur Julien. Ah, c’est encore vous, Cros!

Il examina la blessure et jugea qu’elle n’était que superficielle.

– Allez vous faire laver ça chez la concierge. Et tâchez de rester tranquille, compris?

Monsieur Julien regarda la pendule et constata qu’il était temps de libérer son monde. Il siffla.

★

J’accompagnai Juredieu dans les vestiaires. Après ce qu’il venait de faire pour moi, je trouvais naturel de le suivre. Peu à peu je reprenais mon souffle, mais ce désagréable tremblement persistait.

– J’ai bien cru que j’y passais, dis-je. Sans toi, je crois que j’y avais droit.

– Penses-tu. Il voulait simplement t’intimider.

– N’empêche. J’ai eu chaud.

– N’en parlons plus, veux-tu? C’est une affaire terminée.

J’aurais bien voulu exprimer à Juredieu ma reconnaissance, mais je craignais de l’agacer.

- Qu'est-ce que tu crois qu'il va faire, maintenant?
- Maintenant? Rien. Il a eu son compte.
- Tu ne crois pas qu'il va chercher à se venger?
- Qu'il essaye. Je l'attends.

Juredieu paraissait dénué d'inquiétude, sûr de lui. La veille encore j'aurais pris ce calme pour de la fanfaronnade, mais soudain mon jugement évoluait.

- J'ai eu sacrément peur, dis-je. Pas toi?
- Je n'ai jamais peur.

- Tu as bien de la veine. Moi c'est tout le temps que j'ai peur.

- Ce ne sont pas des choses qui se disent, fit Juredieu.
- Pourquoi?

Il me regarda. Dans ses yeux il y avait comme de la moquerie, mais aussi de la curiosité. Je l'intéressais. Qu'avais-je représenté pour lui, jusqu'alors? Rien d'autre sans doute qu'une quantité négligeable, un enfant sage, un élève studieux, un gamin. Rien ne me distinguait des autres. On ne parlait jamais de moi, on ne s'occupait jamais de moi. Bien que nous eussions le même âge, Juredieu devait me considérer comme un « petit ». Et les petits ennuyaient Juredieu, il ne s'intéressait à eux que pour les taquiner. Un petit, voilà ce que j'étais. Un petit. À cet âge charnière, j'étais encore tourné vers l'enfance, occupé à des jeux puérils, étranger à tout ce qui est la réalité de la vie. Juredieu, lui, avait franchi la frontière. Il débouchait sur un monde adulte, encore lointain, certes, mais chaque jour marquait un progrès dans son approche.

D'ordinaire sans doute il eût rompu là, me laissant à ma misère, mais la bagarre devait l'avoir mis de bonne humeur.

– Si j’avais le temps, dit-il, je m’occuperais de toi. Je t’enseignerais ce qu’il est possible de dire et ce qu’il convient de taire. J’en aurais des choses à t’apprendre, vieux!

– Mais je ne demande pas mieux que d’apprendre!

– Alors retiens ce conseil, Lajus : l’essentiel dans la vie c’est de cacher ses faiblesses. Ne pas prêter le flanc.

– Voilà qui ne doit pas être toujours facile. Je n’ai jamais bien su dissimuler, moi.

– Force-toi. Apprends à mentir.

– Mais je n’aime pas mentir. Comprends-moi bien. Ça n’est pas une question de morale, qu’est-ce que j’en ai à faire de la morale, moi. Mais pourquoi passer pour celui qu’on n’est pas? Je tiens à être moi-même, vois-tu. Jouer un rôle, cela ne m’amuse pas. Et je veux me montrer tel que je suis : pas très courageux, ni très costaud, un peu lâche sur les bords, j’avoue. Et après? Au moins je ne déçois pas.

– Si ce sont tes idées! fit Juredieu.

Nous étions assis sur des tabourets, face à face. Notre conversation nous occupait tellement que nous en avions oublié l’heure. Soudain monsieur Julien fit irruption.

– Qu’est-ce que vous fichez ici, vous! Pressons.

En hâte nous achevâmes de nous habiller.

★

Au moment de sortir un regain de peur m’assaillit. Je regardai autour de moi si je ne voyais pas le grand Cros tapi dans quelque coin, prêt à fondre sur nous. Mais je ne l’aperçus pas. D’ailleurs il faisait déjà nuit, nous étions en

novembre et cette obscurité m'apparut comme un maquis bienveillant. M'y fondre. Disparaître. Échapper à tous les dangers. Au fond je n'étais pas plus lâche qu'un autre, mais j'avais conscience de ma faiblesse. J'en souffrais comme d'une tare et bien des fois, le soir, avant de m'endormir, je me livrais à des débauches de songes éveillés au cours desquels nul exploit ne m'était impossible. L'imagination chez moi rompait délibérément avec le réel, je ne cherchais pas à embellir ma propre vérité, mais au contraire à lui tourner le dos. Je ne m'idéalisais pas, je devenais un autre. Je devenais un autre au point de m'effrayer parfois. Il m'arrivait de penser que je n'étais qu'un monstre. Lucidement je me jugeais, et je me sentais double. Il y avait en moi deux êtres qui cohabitaient, opposés l'un à l'autre et faisant pourtant bon ménage. L'un était le Lajus apparent, celui que chacun croyait connaître, frêle, docile, de caractère aimable, d'humeur tranquille et humble. L'autre se nourrissait de férocité, de puissance, d'agressivité allant parfois jusqu'au meurtre. Le soir, tapi dans mon lit, je tuais joyeusement. Je n'étais plus que despotisme, vengeance cruelle. Cette dualité de mon être, pourtant, si elle m'effrayait parfois ne me préoccupait pas outre mesure. Les bons sentiments formaient mon tréfonds. Mais les mauvais m'aidaient à vivre, c'étaient eux qui me donnaient mes vraies jouissances. Cependant la crainte me tenait en permanence de me trahir moi-même, et qu'on finît par lire en moi. Mes orgies me faisaient honte. Je les jugeais d'essence coupable, et qu'on pût les soupçonner m'était une torture.

Dès que nous fûmes dans la rue, Juredieu me demanda où j'habitais.

– Sur les quais, dis-je, près du pont.

– Ça alors ! Moi je crèche rue du Levant !

Nous nous étonnâmes d'être presque voisins et de ne nous être jamais rencontrés, hors du lycée. Cette rencontre aurait-elle eu lieu que nous nous serions sans doute évités, mais ni l'un ni l'autre nous n'en fîmes la remarque. Et puisque nous étions voisins, nous entreprîmes de faire la route ensemble. Cela allait de soi. Pourtant cette chose si naturelle, faire la route avec un copain, soudain m'apparaissait comme singulièrement agréable. D'être avec Juredieu m'emplissait d'aise.

– Il faut que je t'avoue quelque chose, dis-je. Je ne sais pas pourquoi, mais jusque-là je ne t'avais pas à la bonne.

– Moi non plus je ne te gobais pas tellement. Mais la façon dont tu t'es battu avec Cros m'a plu.

Cet élan subit qui nous poussait l'un vers l'autre, nous n'aurions su l'expliquer. Certaines amitiés naissent à la façon d'un amour, sans raison apparente, sans préambule, n'ayant peut-être d'autre mobile qu'un forcené désir d'échapper à la solitude. Juredieu et moi jusqu'à